



PROPOS

DES deux drames que M. André Gide vient de publier, je ne parlerai que du premier. L'autre est déjà connu. Je conseille seulement aux amateurs d'ironie les citations de critiques que l'auteur a ajoutées à son volume. Elles sont exquis.

Mais *Saül* a une importance devant laquelle tout s'efface (1).

Je ne saurais précisément expliquer pourquoi : la présentation scénique, sobre et belle, de cette pièce me rappelle impérieusement l'admirable aquarelle de Moreau où un Saül, effrayamment sémitique et sauvage, farouche et triste, avec toute sa grandeur de roi, paraît écrasé et anéanti, lui — et à ses pieds le petit David, — entre les deux colonnes de son trône, et sous la vastitude du désert et du ciel qu'on aperçoit derrière.

Ce doit être — et, en effet, c'est bien cela, — parce que le tableau comme le drame ont un côté biblique, impersonnel, respectueux de tout un passé qu'ils évoquent. Chez Moreau l'imagination décorative s'est donnée carrière, chez M. Gide il y eut davantage étude des caractères mais c'est bien le récit de l'Écriture : magnifique, abominable et cruel. « Je n'ai presque fait ici que mettre en scène ce qui reste incomparablement raconté dans les deux livres de Samuel », dit-il, en sa modeste préface. Ce serait un grossier compliment que de le nier. Mais, présentés comme ils le sont, cohérents avec une étude extraordinaire de la volonté humaine, ces événe-

(1) *Saül* *Le Roi Candaule*, par André Gide. Mercure de France, 1904.

ments acquièrent une importance que la Bible n'a point l'air de leur accorder, sans qu'ils perdent le pittoresque barbare qui souvent nous séduit en eux. La scène du roi et de la sorcière, en ce sens, est un inimitable exemple de ce qu'on peut ajouter, lorsqu'on traite un sujet connu, à l'émotion, pour ainsi dire historique, qu'il vous procure d'avance.

Mais j'ai hâte de parler de la part personnelle que M. Gide a mise en son œuvre, la transformant, l'agrandissant jusqu'aux limites suprêmes de la tragédie intérieure. Saül est vraiment le drame de la volonté. L'effrayant problème, abordé presque partout dans les livres précédents : des *Cahiers d'André Walter* à *l'Immoraliste*, attaqué dans *le Prométhée* mais avec la reculade soudaine d'une ironie qui veut passer à d'autres jeux ou se contenter d'amusements verbaux, ici est pénétré jusqu'au cœur de son cœur. Ni ses adversaires, ni ses amis, ni lui-même ne font grâce à Saül de se répondre et tous, unis par une fatalité sombre et dont ils n'ont pas conscience, poussés par une irrésistible action, le pressent, l'enferment avec les nécessités de ses désirs, le confrontent au fantôme de sa volonté, le jettent dans tous les dilemmes, l'affolent avec toutes les contradictions, pour que malade et demi-dément, sentant se retirer de lui dignité morale, fortune, souveraineté, intelligence, il pose à l'univers de la matière et de l'esprit les suprêmes questions, celles qui n'ont jamais eu de réponse et qu'il meure, envahi, submergé par le fourmillement des velléités hostiles (ici symboliquement : les démons) qui sont à l'unité momentanée de notre âme ce que sont nos futurs helminthes à la cohésion de nos corps.

« *Trouverai-je, dit Saül en finissant, autre que sa satisfaction, quelque remède à mon désir ? (Il se recule encore.) Je me résume ! Je me résume !... (Hagard.) Ah ! Voyons, les petits ! vous ne me laissez plus assez de place... (Plus bas.) Je suis complètement supprimé. »*

Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part, dans aucune littérature, quelque chose de plus beau, de plus terriblement angoissant que ces dernières paroles.

Et, comme pour jouer avec toutes les difficultés, M. André Gide a semé son drame de scènes qui, au théâtre, seraient splendides : d'attitudes et de décors. J'imagine de Max, à qui il est dédié, l'interprétant. Ce serait quelque chose de tout à fait extraordinaire.